

Episode 11 :

Quelques pas dans les nuages

29 Avril au 20 Mai 2019 (by Pierre)

Enfants du
Mékong

La saison des pluies s'est réellement installée dans le Nord-Est de l'Inde. Avec un peu d'avance, certes, mais une réelle détermination. Et nous retrouvons l'atmosphère étouffante de chaleur et d'humidité de nos premiers coups de pédale en Thaïlande il y a quelques sept mois. Les vêtements, mouillés par les fortes averses de la journée, ou nécessitant une lessive ont bien du mal à sécher, et la sensation de moiteur et d'ambiance de serre revient en quelques jours. Enfin... dans les quelques moments où le temps se maintient.

Sinon, il est bien réducteur de parler « d'humidité » sous les mètres cubes d'eau qui s'effondrent sur nous, transformant certaines portions de routes en baignoires, et remplissant les rizières... Le paysage se modifie, les gens balayent devant chez eux dans une lutte perdue d'avance contre l'inondation qui prendra de l'ampleur dans les semaines à venir, et... les vaches s'en contrefichent et squattent toujours les routes avec insouciance !

Quitter Tezpur est agréable par les petites routes qui sillonnent la campagne. Malgré quelques passages défoncés, la route est désormais relativement bien goudronnée, ce qui est particulièrement appréciable pendant ou entre deux averses. Autour de nous, les rizières étendent leurs dégradés de vert, les cours d'eau reprennent vie, et les étangs se font plus nombreux. Si la route est parfaitement plate, elle est loin de la monotonie que j'avais ressentie au Cambodge. Les petits chemins de campagne sinueux réservent des surprises à chaque virage, et même lorsque nous empruntons plutôt un genre d'autoroute, les bosquets d'arbres sont nombreux, masquant l'horizon, apportant un

peu de relief et de nuances aux paysages entre les pâtures et les cultures. Des lignes de montagnes se découpent aussi régulièrement en trame de fond, et de nombreuses rivières nous offrent des panoramas magnifiques... Sans compter l'animation sur la route en elle-même ou à ses abords. Les vaches, et surtout les chèvres, si mignonnes avec leurs bébés qui courent partout, jouent, bondissent en tous sens et têtent leurs mères à grands coups de tête, nous séduisent toujours autant. Sans barrière dans les pâtures, nous nous sentons proches des animaux, et comment résister à l'image de cette mère qui nettoie son veau à grands coups de langues affectueux, ou à cette chèvre qui retient du bout du museau son petit qui fait ses premiers pas d'une démarche hésitante... A côté de ces scènes de nature, notre rythme est aussi fixé par les interpellations incessantes des motos, vélos, piétons et... bah en fait, de tous ceux qui nous croisent – ou enfourchent en vitesse leur moto pour nous rattraper. « Where do you come from ? » est toujours la première question. Quelle que soit la langue d'ailleurs, si nous ne comprenons pas l'interrogation, nous savons malgré tout quelle réponse faire, et nous avons plaisir à échanger, même sans s'arrêter, lorsque d'autres questions viennent ensuite. Mais bien souvent, la phrase suivante est malheureusement simplement « One selfie please ! » et nous sommes un peu déçus que la relation se limite à cela.

Qu'est-ce que ça doit être horrible d'être une personne célèbre ! Subir ces attaques de « collectionneur » de selfies à longueur de temps. Devoir choisir entre vivre caché ou être en permanence sous les feux des projecteurs et assailli par les curieux et les fans... Eh beh, heureusement qu'ici, ça ne dure qu'un temps...





Une chaîne d'accueil s'est mise en place qui nous simplifie grandement les recherches d'hébergement. Après les prêtres qui nous ont envoyés vers la maison diocésaine de Tezpur, l'évêque nous a orientés vers une école, quatre-vingt kilomètres plus loin, où « Hippo » - véridique, rien à voir avec notre peluche ! - nous a conseillés d'aller chez un de ses proches amis prof à quelques 90km de là. Lui-même nous a dirigés vers son frère dans un village à 100km, et nous a fait rencontrer un prêtre habitant encore 70km au-delà.

Certaines rencontres sont plus riches que d'autres... et certaines ne sont pas vraiment non plus des réussites. Trop de fatigue qui nous empêche d'être vraiment présents et actifs dans une famille où nous avons l'impression que le temps avant le repas s'éternise et que la conversation a peu d'intérêt, ou encore un échange avec un prêtre dont les propos me choquent profondément : une critique violente de l'athéisme qui, sans foi en un Dieu quelconque, n'aurait par conséquent pas de peur du jugement et donc pas de règles, de valeurs ou de morale, qui traduisait sans doute son incapacité à concevoir l'absence de croyance ; des pratiques d'évangélisation et une volonté de convertir toujours plus de monde qui me donnent l'impression d'une quête commerciale de nouvelles parts de marché... bref, des rencontres où nous ne sommes pas toujours en phase... mais finalement toujours enrichissantes !



Et d'autres marquantes. Je pense à la relation qui s'est si vite tissée entre Lucie et une petite fille adoptée de six ans. Leurs jeux, leurs rires lorsque Lucie danse de manière caricaturale, imite les musiciens sur la musique qui résonne dans l'autoradio ou apprend des jeux de mains à la fillette. Quelle admiration je ressens pour ma femme dans ces moments ! Immédiatement, la complicité qui les unit est évidente et crée un lien fort avec la famille. Et, comme souvent, l'invitation à ce que nous revenions les voir sonne pleine de sincérité...

Malgré la pluie, les routes confortables et les hôtes qui nous attendent au bout de l'étape du jour nous poussent à faire de plus grosses journées. Les arrêts se raccourcissent le midi, grignotant juste quelques samossas – aussi parce que nous n'avons pas vraiment d'endroit où nous poser tant les gens qui viennent se masser autour de nous nous laissent peu de répit. Ce mardi, nous roulons même près de 85km avant de nous arrêter manger deux chapattis dans une petite gargotte, faute de trouver plus tôt un endroit où manger. Mais nous savons aussi que le soir nous réserve en général un repas copieux...

Le lendemain, après une pluie torrentielle et incessante toute la nuit, c'est exceptionnellement sous le soleil que nous prenons la route. Nous n'avons « que » 70km aujourd'hui, et comme cela semble possible, nous délaissions la route principale pour lui préférer des voies plus petites qui serpentent dans la campagne. Cela rallonge un peu le trajet mais, à quelques centaines de kilomètres de la fin du voyage, ça a plutôt tendance à me faire plaisir d'en faire un peu plus. Et pour passer dans ces lieux de vie, dans ces lieux de travail où notre présence est tellement étrange, et où nous voyons les personnes





vraiment dans leur quotidien plutôt que sur une route qui n'est qu'un passage entre deux lieux, ça vaut bien un petit détour... même si ça nécessite aussi certains passages sur des pierres scabreuses ou dans la boue lorsqu'un pont est en construction.

Des femmes portent d'énormes fagots de bois sur la tête, des enfants nous courent après... et partout, la campagne

est verdoyante, reprenant des couleurs avec la pluie qui amène le renouveau.

Cela fait longtemps que nous n'avons pas croisé de grandes villes, et lorsque nous nous arrêtons ce midi, après un petit crochet pour traverser la plus grosse bourgade sur notre route, nous ne trouvons que des maisons de bric et de broc, des rues boueuses ou défoncées, et une petite cantine aux repas simples. Autour des trois tables étroites et vaguement frottées avec un chiffon humide, quelques personnes se délectent, bien-sûr avec les mains, de pain et de lentilles... L'un attrape la grande carafe de deux litres et la verse directement dans son gosier comme nous l'avons vu communément. Plus vraiment de surprise. Le cuisinier, derrière son comptoir qui sépare le petit préau de la rue, malaxe sa pâte les mains pleines de lentilles et l'étale sur une poêle difforme et noircie par le feu et l'usage. Nous sommes tellement habitués à toutes ces pratiques qui pourraient paraître sales ou rustiques vues de France que j'oublie naturellement d'en parler dans mes récits, mais cela est aussi devenu notre quotidien. Et pour ma part, ce côté un peu plus brut et sans chichis me plait pas mal... Après tout, c'est délicieux et on n'a pas encore été malades...

C'est quatre kilomètres avant notre arrivée à Gosaigaon que la pluie arrive brutalement. Les nuages s'obscurcissaient depuis un moment et nous avons accéléré le rythme pour atteindre notre abri du soir avant elle mais... trop tard. A quelques centaines de mètres, nous voyons la voûte céleste craquer et l'eau s'abattre en trombes sur le sol, comme un rideau qu'on aurait déchiré. Et peu à peu, mètre par mètre, on le voit progresser vers nous, frappant la route de plus en plus proche, faisant des clochettes sur l'eau des rizières en une limite bien nette. Impressionnant, je n'ai jamais vu cela aussi clairement ! Autour de nous, c'est l'effervescence. Tout le monde crie et court en tous sens pour ramasser ses dernières affaires et se mettre à l'abri, on nous presse de venir nous réfugier, on se précipite... Mais nous n'avons plus qu'un quart d'heure de vélo et ne savons pas combien de temps peut durer l'averse. Alors nous nous remettons en route en faisant le dos rond sous les regards incrédules, et entrons dans la ville en fendant les flaques et en plissant les yeux pour distinguer la route malgré les trombes d'eau qui s'abattent sur nous. Mais l'averse, bien qu'intense, est de courte durée, et le ciel est à nouveau clair lorsque nous atteignons notre destination. Un portail usé et une cour gigantesque nous accueillent devant les bâtiments d'une immense école. C'est devant ses 3000 élèves, rassemblés en rangs stricts et engoncés dans leurs uniformes sombres, que nous présenterons notre voyage le lendemain, le Pino paradant fièrement devant la foule, jouant les starlettes sous le crépitement de l'appareil photo du responsable communication et sous les flashes des smartphones toujours dressés pour un selfie.



Mais pour l'heure, le responsable, croisé deux jours plus tôt, qui nous accueille avec chaleur, nous annonce qu'il est invité à un mariage dans quelques heures, et nous propose de l'accompagner. Malgré un peu de fatigue, nous ne pouvons pas manquer cette occasion, et nous voilà à tressauter dans le coffre d'un 4x4 au rythme des chaos de la piste défoncée qui nous amène au petit village perdu dans la brousse. Des lucioles, par centaines, illuminent le chemin, qui, sans elles, serait plongé dans le noir le plus total, si éloigné des villes et de la modernité. A un moment, un vieux pont de planches comme nous en avons traversé au Myanmar se dresse devant nous, et le responsable descend du véhicule pour aller s'assurer de sa solidité. Finalement, il fait signe au chauffeur qu'il peut y aller, mais reste

prudemment de l'autre côté du pont et attend que la voiture soit en sécurité sur l'autre rive avant de remonter à l'intérieur... Super, ça nous met en confiance ! Et ça donne une idée de l'aventure que représente le simple fait de quitter la route principale parfaitement goudronnée... Mais le spectacle qui nous attend au mariage valait bien le détour : devant une maison toute simple, une grande allée de tentures avec un portail monumental ont été dressés, donnant l'impression de pénétrer, non dans la cour d'une petite maison mais sur l'esplanade d'un château. L'arbre épais qui s'élève au centre de la cour en elle-même sert de pilier de soutènement à un enchevêtrement de branches de bambous auxquelles sont accrochées de grandes feuilles qui forment un gigantesque chapiteau végétal. Et, sous la structure basse, des dizaines de personnes se trémoussent, rient et dansent au son de l'orchestre installé dans un coin.

Tout le village semble rassemblé pour fêter l'événement, et nous saluons une foule de personnes en essayant de comprendre le rituel local. Le geste de salut est différent pour les hommes et pour les femmes, et en fonction du rapport hiérarchique entre les personnes. Si vous êtes un homme et que vous vous adressez à une personne plus âgée, quelqu'un d'important dans le village ou la famille des mariés, vous devez baisser la tête et mettre les mains à plat devant vous. Si la hiérarchie vous place au-dessus de la personne, vous gardez la tête haute et levez un poing en signe de bénédiction, en tenant votre coude. Si vous êtes une femme et que vous vous adressez à une personne à qui vous devez le respect, vous vous courbez et touchez l'ourlet de votre robe ou de votre sari, tandis que vous placez vos mains au-dessus de la tête de l'autre personne si ces rapports sont inversés. Sans savoir qui est chacun, et en ayant autant de difficulté à deviner les âges qu'à retenir la procédure, nous nous mélangeons les pinceaux, inversons les saluts, et espérons ne froisser personne malgré nos maladresses. Certaines personnes semblent interloquées, mais l'ambiance est à la fête, et, après un second rituel au cours duquel les sœurs de la mariée nous lavent les pieds – « oh non, je ne peux pas retirer mes sandales, la semelle risque de faire fuir toute l'assemblée depuis qu'elles ont pris l'eau ! » – Lucie est entraînée sur la piste au milieu de la ronde de danses traditionnelles. Les filles, serrées les unes contre les autres dans leurs saris colorés, balancent des hanches en rythme tout en tournant à pas lents. Au milieu du cercle, les tambours viennent accentuer le rythme et chauffer l'ambiance tandis que quelques jeunes hommes viennent se placer face aux femmes, de manière plus désordonnée... Lucie dépasse tout le monde d'une tête mais semble prendre plaisir à s'amuser avec la foule, tandis que je souris tranquillement en l'admirant au milieu du groupe, si rayonnante malgré sa chemise et son pantalon de pyjama détonnant au milieu des saris étincelants. Enfin, on nous fait signe de rejoindre une espèce de grande grange où l'on nous assied à une petite table, et la mariée en personne vient nous servir d'une grande marmite commune un plat simple que l'on déguste avec les doigts en s'extasiant devant la convivialité de ce mariage simple et bon enfant aux allures de fête de village.

C'est le lendemain que nous quittons l'Assam pour la dernière région de notre périple. Siliguri est désormais toute proche, et nous sentons la fin du voyage se précipiter vers nous tandis que chaque coup de pédale nous rapproche d'un retour à une vie moins nomade... Mais ces derniers jours nous offrent encore un condensé de tout ce que nous avons aimé dans le voyage : une nuit chez un Warmshower à Ayudar, première ville du Bengale-Occidental, où nous échangeons durant des heures autour du repas sur l'expérience de voyage de chacun, les rencontres, la politique en France et en Inde ou les bienfaits du périple ; un petit tour en ville à pied, où je replonge dans l'agitation indienne, les parfums, les couleurs, l'incessante sollicitation des sens, qui m'émerveillent tant à chaque fois ; un

petit déjeuner de puris et de tchaï dans la rue et quelques pâtisseries collantes et délicieuses dans un bouiboui à la propreté discutable ; les kilomètres, musique dans les oreilles, à admirer le défilé des paysages, galvanisés par le rythme ou plongés dans nos réflexions personnelles ; la traversée d'un nouveau parc national magnifique dans les forêts profondes où nous admirons quelques singes et un énorme calao dont le bec bossu semble disproportionné par rapport à la tête...





Ce n'est qu'en retrouvant les jardins de thé que nous relâchons un peu l'attention de nos sens aux aguets sous la canopée. Quelques singes et un beau calao, c'est une belle récompense pour cette fois ! La présence de dizaines de panneaux de prévention sur la protection de la nature, l'importance de la biodiversité etc. nous surprend agréablement. De même, les villes semblent truffées d'incitation à limiter la pollution, les déchets, et à une vie plus « verte ». Il y a du boulot, car l'Inde surpeuplée part de loin, mais on sent un investissement colossal qui nous fait ressentir un peu de honte de notre « politique des petits pas » française... Et une nouvelle fois, c'est alors que le ciel se couvre et que les premières gouttes s'abattent sur les haies de thé rigoureusement taillées, que nous trouvons à nous abriter dans une église rattachée à une école de plusieurs milliers d'élèves. Il faut un peu de temps pour que les trois prêtres qui nous y accueillent se décrispent, et le confort est cette fois – contrairement à la plupart des édifices religieux – assez restreint, avec une chambre basique au possible et envahie d'araignées, et de l'électricité disponible par courtes intermittences qui nous oblige à nous laver au baquet dans le noir complet de la petite salle de bain. Mais une fois l'ambiance réchauffée, nos hôtes font preuve de la joie habituelle, nous resservant comme de coutume différents plats jusqu'à ce que nous ne puissions plus rien avaler – plats pourtant cette fois moins riches, les prêtres n'ayant pour la première fois pas l'air d'avoir de cuisinière à leur service – et nous mettant dans les bras un tambour local qu'ils accompagnent de grands rires. Et quand nous repartons le lendemain, après le traditionnel tour d'essai du Pino, la proposition rituelle revient avec entrain : « Sinon, vous allez visiter les plantations de thé des environs et vous revenez ici ce soir, vous pouvez passer autant de temps que vous voulez avec nous ! »



Mais notre voyage n'est fait que de belles rencontres éphémères, et si nous pouvons scinder la dernière étape en deux jours de trajet pour repousser un peu l'inéluctable point d'arrivée, celui-ci finit malgré tout par nous trouver. La dernière soirée à quelques 50km de Siliguri ne nous laisse pas le temps de plonger dans la nostalgie d'une fin d'itinérance, grâce à l'inénarrable sens de l'accueil indien. Alors que nous avons pris une chambre dans un petit hôtel pour prendre doucement un peu de recul, un homme vient nous accoster dans la rue et s'improvise notre guide pour la soirée, nous montrant où manger et nous accompagnant boire un jus d'ananas frais, nous entraînant à travers les rues de la ville sans vraiment nous laisser le choix. Mais c'est peut-être mieux ainsi...

Quant à la dernière journée... 50km, facile, on va arriver assez cool... D'ailleurs, les paysages le long du canal, le gigantesque barrage que l'on traverse sur plus d'1,5km et les paysages dont la ruralité domine encore malgré l'urbanisation grandissante nous le laissent croire une partie de la matinée. Mais une intersection ratée, puis la décision d'un crochet pour aller préparer notre trajet de train réduisent rapidement cet espoir à néant. Après 73km, la



gare grouillante de taxis, de vendeurs à la sauvette, de voyageurs, de mendiants, de gens allongés au milieu du passage pour une sieste, de militaires, de mourants, de porteurs, d'hommes pressés et d'enfants dépenaillés, nous englutit dans ses odeurs prenant à la gorge, sa saleté, sa cacophonie et ses images choquantes de cette Inde aux multiples visages extrêmes. L'achat des billets de train est aussi ardu que redouté, toutes les voitures étant pleines plusieurs semaines à l'avance, et la logistique suivant l'habituelle désordre indien. On fait la queue vingt minutes, on se fait bousculer, on a des infos partielles, on nous somme de nous décider puis on nous écarte sans ménagement, on refait la queue, on court chercher de l'argent, on nous conseille avec quatre avis contradictoires, on nous dit tout et son contraire... et après une heure et demie de lutte, on s'extirpe de la foule avec les précieux billets mais une satisfaction mitigée sur les conditions obtenues...



Pas le temps de respirer, il nous reste douze kilomètres jusque Siliguri, et sitôt en ville, nous fonçons vers une agence de voyage pour voir les possibilités de trek, par lequel nous aimerions conclure notre aventure. La gentillesse de l'homme qui nous conseille nous touche, et au fil de ses explications, un doute grandit en nous. Après nous avoir proposé plusieurs randonnées, il nous indique les étapes de chaque jour, où trouver du ravitaillement, un guide et les bus pour aller au lieu de départ et gérer notre excursion... sans lui. « Mais, du coup, où est-ce que vous gagnez de l'argent ? On vous doit combien pour ces conseils ?

- Rien du tout, vous êtes les bienvenus, vous êtes nos hôtes, c'est bien normal que je vous rende service ! » Bah... oui, mais ça ne doit pas l'aider à gagner sa vie s'il agit comme ça avec tous ses clients !

Tickets de train, c'est fait ; trek, c'est réglé ; encore une heure pour trouver un hôtel et dix kilomètres de plus à la recherche d'un sac à dos puis nous retournons à travers le trafic intense jusqu'à un magasin de vélo repéré un peu plus tôt où nous avons obtenu un carton et un atelier pour mettre notre beau Pino en pièces... Les slaloms entre les voitures, la cacophonie des klaxons, les véhicules qui surgissent sur notre route sans que nous nous y attendions... Tout cela me donne de l'énergie, un grand shot d'adrénaline que complète la pression de tout ce qu'on souhaite faire d'ici ce soir pour espérer partir marcher dès demain. Sans transition, on replonge dans l'action, le stress... et j'adore ça !

Mais quand on revient enfin à notre chambre, avec sous le bras un grand carton dans lequel nous avons peiné à faire rentrer notre vélo, étudiant chaque position de pièce, chaque articulation pour en démonter le moins possible, la journée nous a épuisés et nous avons à peine la force de sortir chercher deux « rolls » et quelques pâtisseries avant de nous effondrer sur le lit moelleux.



Malgré un coucher tardif, nous sommes le lendemain sur le pont à 6h. Il était assez improbable que nous puissions partir randonner dès aujourd'hui, et il reste encore quelques obstacles à franchir avant de pouvoir nous engager sur les sentiers. Debangsu, l'homme de l'agence de voyage, nous a dit que le bureau des guides de Mane Bhanjang, point de départ du trek qu'il nous propose, fermait à 14h, et que nous serions donc obligés de passer une nuit sur place avant notre départ si nous ne parvenions pas à rejoindre le village en fin de matinée. Or, les seuls véhicules susceptibles de nous déposer à un village proche de celui-ci partent a priori avant 7h. Plus tard, il faudra faire une étape supplémentaire par Darjeeling, ce qui compromettrait nos chances d'arrivée matinale.

Et en effet, lorsque nous rejoignons le carrefour d'où partent les *share-cabs*, à 6h40, un véhicule affiche un écriteau « Sukhia Pokhari », notre première destination. Un rapide échange pour connaître le prix et réserver nos places, puis une pause de cinq minutes pour grignoter un samosa et deux autres

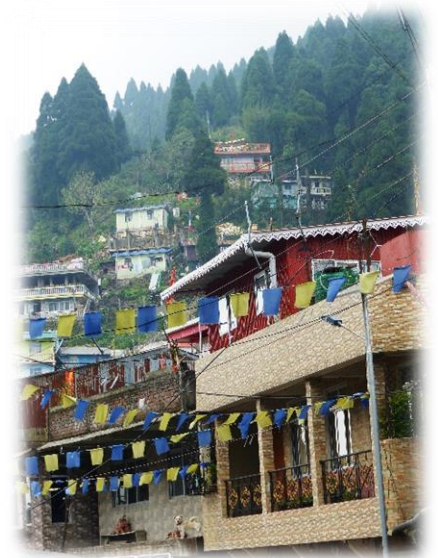
beignets bizarres à l'hygiène très douteuse devant la façade de bois du seul petit bouiboui que nous ayons trouvé pour nous servir un petit déj, et nous voilà à nous tasser dans le gros 4x4 avec 13 autres personnes pour une route de près de quatre heures à grimper dans la montagne. Le share-cab est un hybride entre un taxi collectif et un bus local. Vieille jeep ou Land-Rover usée par les années, elle a une destination définie, et s'arrête partout sur son parcours au gré des interpellations des clients pour faire monter ou descendre un passager. Celle-ci ne fait pas exception, et nous stoppons une bonne trentaine de fois sur le trajet pour embarquer ici des travailleurs de chantier qui rejoignent une grue 2km plus loin, là une mamie qui va faire ses courses à la ville, ici deux grands paniers pleins de poules que notre chauffeur sangle sur le toit au milieu des sacs et bidons déjà attachés, ou là, un jeune qui, devant le manque de place dans le véhicule, s'accroche simplement à l'échelle fixée à l'arrière permettant de monter sur le toit. Un cri d'un passager pour s'arrêter, la voiture qui ralentit, la personne qui s'en extirpe parfois sans vraiment attendre l'arrêt complet, les billets qui passent de main en main par la vitre avant, et nous voilà repartis. Au fur et à mesure que nous montons en lacets de plus en plus loin dans la montagne, nous comprenons pourquoi le trajet n'est pas assuré par des bus traditionnels. Virages en épingle à cheveux, dénivelé brutal, parfois passages chaotique sur une route en attente de travaux... C'est un soulagement lorsque nous demandons à notre tour au chauffeur de s'arrêter et retrouvons l'air du dehors. Nous ne sommes pas encore à Sukhia, mais d'après notre téléphone, et les confirmations des autres passagers, il y aurait un petit chemin pour rejoindre en 3km Mane Banjang depuis le petit village que nous traversons. Alors plutôt que reprendre un véhicule brinqueballant sur 8km – soit 30mn de route...

Premier constat : l'air est frais et pur. Ouf, pas de circulation, plus de tapage de klaxons ou de vieux moteurs, plus de bruits autres que les gazouillements d'oiseaux et les bruissements de la nature. Je vois ma chérie se réjouir de ce changement d'air et de la perspective de marcher en harmonie avec l'environnement pendant quelques jours. Quel plaisir !

Second constat : on a perdu les tee-shirts de Lucie. « Je changerais bien ma chemise pour être plus à l'aise pour randonner » vient-elle de me lancer, quand je me rends compte que ses deux tee-shirts – qui représentent avec sa chemise l'ensemble de sa garde-robe durant le voyage – ne sont plus attachés au sac où ils finissaient de sécher. Il ne nous faut qu'un instant pour nous rendre compte que nous avons aussi oublié dans le share-cab la sacoche d'appareil photo, avec dedans tout notre argent, les deux cartes bancaires, les passeports etc. Aïe, là, c'est la galère ! Mais on se ressaisit vite, en même temps que notre chance quand on voit une voiture passer trente secondes plus tard. Une rapide explication avec le chauffeur et on se lance à la poursuite de notre transport précédent. Le départ à pied qui nous faisait tant envie sera un peu différé... Mais les kilomètres passent sans trace du véhicule, et lorsque notre nouvelle voiture nous dépose à Sukhia, nous nous élançons chacun d'un côté à travers la ville, demandant aux passants et à la police s'ils avaient repéré notre véhicule. Mais les share-cabs sont partout et il est difficile de se repérer dans le bourdonnement des moteurs, des gens qui crient à nouveau, des klaxons et de la poussière qui vole. Choux blanc à ce qui fait office de gare de bus, idem dans les rues les plus proches et dans l'artère principale. Enfin, dans une petite impasse juste à la sortie de la ville, je repère le gros 4x4 blanc et jaune avec le chauffeur perché sur le toit occupé à décharger les fameuses poules. Et, attendant sagement sous la banquette, notre sacoche intacte et les tee-shirts de Lucie, juste un peu poussiéreux. Ouf, gros soupir de soulagement...

C'est finalement en stop que nous finirons notre trajet jusqu'au point de départ du trek dans une voiture dont l'intérieur surchargé mêle étrangement mini-rouleaux de prières bouddhistes, effigies de dieux hindous et grands drapeaux de l'équipe de foot de Liverpool... A qui va la dévotion ?

Les maisons du petit village où nous arrivons ont l'architecture typique de l'Himalaya : des maisons sur plusieurs étages, colorées, serrées les unes contre les autres comme pour se protéger de la rudesse du climat, et des petites rues étroites au-dessus desquelles s'enchevêtrent des





pelotes de fils électriques et de drapeaux de prière verts (montagne), bleus (ciel), blancs (nuages), jaunes (lever de soleil) et rouge (coucher). La première formalité est d'enregistrer notre passage auprès du fonctionnaire que les gens appellent par sa fenêtre et qui semble sortir de son lit pour l'occasion. Quelques gribouillis plus tard, nous réglons le forfait prévu et le bureau officiel des guides nous attribue un homme à la quarantaine, petit, moustachu, au physique bien indien malgré la proximité

de la frontière népalaise, et à l'air sympathique. Yumess nous fait patienter avec un thé dans une petite échoppe pendant qu'il prépare rapidement ses affaires, et nous nous mettons en route quelques minutes plus tard.

Les premiers kilomètres sont agréables. Ça monte raide, à travers la forêt mais nous avons suffisamment de souffle pour faire un peu connaissance avec notre guide, évoquer sa famille et son expérience et lui parler de notre voyage. Il est presque 14h lorsque nous prenons enfin une pause pour déjeuner d'un bol de soupe de nouilles dans un petit chalet qui sent bon la montagne. Un intérieur essentiellement en bois, le parfum de la fumée, un couple trapu à l'allure montagnarde et népalaise qui prépare sa tambouille sur le feu, trois grosses tables en bois massif autour desquelles des randonneurs locaux se réchauffent avec un alcool artisanal et des bols fumants... ça fait plaisir de se retrouver dans cette ambiance si loin de la route des derniers jours. Dès les débuts de la ballade, nous avons franchi, sans vraiment nous en rendre-compte, la frontière avec le Népal, autour de laquelle nous sinuerons les prochains jours, et cette idée, même si le changement est infime avec cette partie himalayenne de l'Inde, nous apporte une petite touche d'exotisme supplémentaire.

Nous avons rapidement dépassé les zones de forêts et marchons désormais dans des alpages où l'herbe pousse librement autour des rochers, et est régulièrement surmontée de drapeaux de prière bouddhistes qui contribuent à l'atmosphère paisible des lieux. Mais la visibilité est limitée par le brouillard qui nous a enveloppé dès la sortie des frondaisons. Je m'attendais à cette météo, sept ans après notre séjour au Sikkim voisin avec François, où nous avons passé une semaine dans la brume et sous la pluie, et c'était l'une des raisons pour lesquelles j'aurais préféré un trek de haute montagne à une rando à moyenne altitude, mais ça semblait plus compliqué à mettre en place et puis... pour l'instant il ne pleut pas !

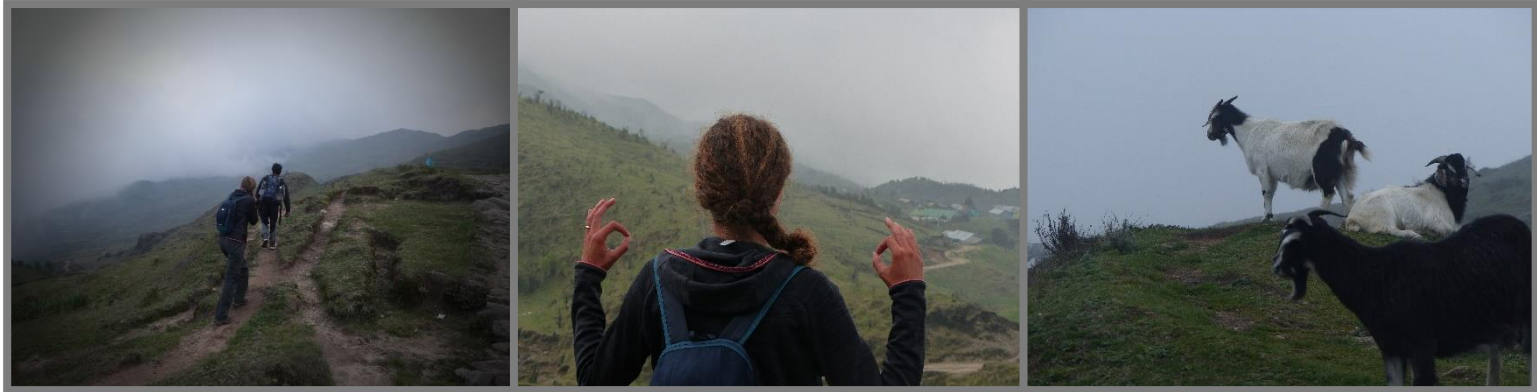


Nous passons devant un petit temple bouddhiste, admirons les chevaux, les vaches et les chèvres qui errent en totale liberté et apportent une touche de vie dans ces paysages où le gris des nuages tente d'engloutir les collines verdoyantes, nous arrêtons quelques minutes pour reprendre notre souffle ou observer les collines, le chemin de terre et de pierres qui serpente entre elles et les rares maisons éparpillées...

Notre première étape est un village d'une dizaine de maisons où nous trouvons refuge dans un gros gîte en construction dont nous sommes les seuls clients. Une chambre simple mais grande et plutôt confortable, surtout

pourvue d'épaisses couvertures pour affronter la froideur de la nuit qui tombe à grande vitesse, des toilettes turques en béton qui font aussi office de salle de bain et où les propriétaires ont la bonté de nous apporter un demi seau d'eau chauffée au feu pour faire un brin de





toilette au gant – l’eau de source qui arrive au petit robinet ne doit pas excéder de beaucoup les zéro degré – et surtout une cuisine où l’on se rassemble autour du feu et d’un thé brûlant en attendant le repas. Ce dernier est rapidement expédié, tant la salle à manger est glaciale dans l’air nocturne des hautes altitudes, et nous nous réfugions vite dans le lit en reprenant nos horaires « solaires ».

Le réveil sonne à 5h du matin pour aller observer le lever de soleil sur les plus hauts sommets du monde, mais ceux-ci sont déjà masqués par les nuages, même si le soleil inonde les alentours du chalet. La marche reprend dès que l’air s’est un peu réchauffé, et nous avançons en silence, chacun perdu dans nos pensées, lorsque soudain, une tache orange dans un arbre à quelques centaines de mètres de nous retient mon attention. Je désigne à Lucie ce que je pense d’abord être un couple d’oiseaux colorés, mais en approchant un peu, nous découvrons avec admiration un magnifique panda roux, star de ce parc national qui serait l’un de ses rares habitats, mais où il reste presque légendaire et où les chances d’en apercevoir un s’avèrent très minces. Et pourtant, avec son masque cousin du raton laveur et son éclatante fourrure orange et blanche, c’est bien une espèce de grosse peluche toute douce qui nous observe d’un air intrigué mais pas si farouche. Perché sur sa branche, il se faufile derrière le tronc et passe sa tête une fois à droite, une fois à gauche, pour vérifier que nous sommes toujours là. Nous restons un bon quart d’heure à profiter de ce joli spectacle, et il nous faut bien encore deux heures pour nous remettre de notre chance d’observer un tel animal dans son environnement naturel, tandis que nous continuons de nous enfoncer vers les crêtes plus reculées de la civilisation. Quelques fermes en paille et en branchages se nichent encore au creux des collines, et le chemin, jusque-là fait de grosses pierres permettant un accès un peu chaotique aux quelques jeeps qui viennent ravitailler les bourgs les plus isolés, se mue de plus en plus souvent en petit sentier de terre qui permet de se sentir encore davantage dans la nature.



A l’approche d’un petit village, deux fermiers entraînent tout un cheptel de porcelets en laissant tomber quelques graines pour les faire avancer, ou en les repoussant d’un bâton pour qu’ils gardent leur direction. Après deux heures de marche à jeun, nous faisons enfin un court arrêt petit déj dans la maison d’un petit bourg où le portrait des proprios népalais s’étale en grand





sur une photo à fond de montagne où ils tirent tous deux la tronche sans esquisser un sourire, comme il semble approprié ici. Pour les deux fois où nous demandons à notre guide de nous prendre en photo, il doit sûrement trouver aussi étrange que nous montrions nos dents et étirions nos lèvres...

L'ambiance avec le guide se dégrade peu à peu. Rien de bien dramatique, mais nous n'arrivons plus à discuter, et il disparaît régulièrement comme à la sortie du restaurant où nous le cherchons pendant dix minutes pour repartir. Les prix qu'il nous annonce pour payer les repas nous semblent aussi assez exagérés, même dans un contexte de montagne, et, un peu frustrés de ne pas avoir de contacts avec les locaux auprès de qui il fait toujours l'intermédiaire, nous commençons à nous demander s'il ne met pas une partie de l'argent dans sa poche ou n'a pas des arrangements avec les commerces locaux dans lesquels il nous entraîne sans nous demander notre avis. Lorsque le second soir, après une nouvelle après-midi dans le brouillard, et un trajet initialement prévu en deux jours pour atteindre le point culminant du Ouest-Bengale à 3700m, il nous indique que nous ferons 2km de plus pour rejoindre une petite homestay alors qu'il y en a cinq ou six au sommet, nous sommes agacés de notre manque de liberté.

Les derniers kilomètres ont été éprouvants avec un froid persistant dans le brouillard qui faisait perler des gouttes glaciales sur nos cheveux et au bout de ma barbe, après les fortes chaleurs du matin, et la dernière ascension, particulièrement ardue, en a

fait baver Lucie qui semble commencer à souffrir d'un petit mal des montagnes. Nous avons fait 21km, au lieu des 14 initialement prévus, et près de 1500m de dénivelé positifs pour passer de 2700m au sommet – ce qui peut expliquer le malaise de Lucie – et le point est réputé pour la vue sur l'Everest et le Kangchenjunga, 3^{ème} sommet du monde... lorsque le ciel est dégagé. Alors nous sommes bien décidés à rester ici pour tenter notre chance demain matin et montrer un peu au guide que nous avons aussi notre libre arbitre.

Profitant d'une pause thé, je vais faire le tour des établissements pour me renseigner sur les tarifs, sans intermédiaire, et nous trouvons

finallement une petite chambre simple mais cosy à notre goût. Lucie n'est de toute façon pas en état d'aller beaucoup plus loin, et elle s'emmitoufle vite sous les épaisses couvertures sans passer par la case repas. Yumess ne rechigne pas, mais peut-être que cela contribue à nous éloigner un peu plus...

L'aube est noyée dans les nuages, et, du gros rocher où je me suis perché, je ne bénéficie « que » d'un lever de soleil éclatant sur une mer laiteuse, superbe, mais sans le charme des pics enneigés à l'horizon. D'autres randonneurs, tous indiens ou népalais, s'extasient devant l'apparition de quelques vagues formes lointaines lorsque l'on garde le regard longuement fixé, mais le toit du monde semble nous boudier. La route d'aujourd'hui nous offre par contre la rencontre avec les premiers yacks massifs et poilus à en rendre jaloux... – non, non, je ne suis en train d'évoquer le torse de... – et surtout les jeunes bébés yacks, étranges croisements entre





un veau et un mouton à la longue queue touffue qui cabriolent et pirouettent en un spectacle des plus attendrissants.

Un chien, sans doute censé les surveiller, préfère venir réclamer quelques caresses et s'improviser comme notre nouveau guide – pas sûr qu'on perde au change, l'autre a une nouvelle fois disparu – sur quelques centaines de mètres. Les paysages eux, se sont creusés en gigantesques vallées, qui nous offrent d'un côté la vue sur les maisons népalaises de plus basse altitude, de l'autre, sur les falaises rocheuses de l'Inde, couvertes de forêts épaisses. La matinée au soleil nous fait aussi profiter des rhododendrons, camélias et magnolias joliment fleuris et plus nombreux de ce côté du sommet. Les paysages gagnent aussi en espaces lorsque nous ne sommes pas sous les arbres et s'étalent en plateaux d'altitude légèrement vallonnés où les chemins se perdent dans les alpages. Chacun marche alors où bon lui semble, traversant les étendues d'herbes au milieu des yacks indifférents et des chevaux utilisés pour apporter les précieux produits des villes en contrebas. Les sentiers s'éparpillent comme une rivière dans un delta et nous coupons régulièrement la route principale au gré de nos pas qui nous conduisent automatiquement tandis que nos pensées sont tournées vers ailleurs, vers le retour, le voyage écoulé ces derniers mois ou simplement la beauté et la pureté de la nature autour de nous.



Notre guide marche de moins en moins avec nous. Il semble depuis le second jour souffrir d'une douleur au genou, mais ne souhaite pas s'étendre sur le sujet, et nous le distançons de plus en plus régulièrement. En dehors de son rythme plus lent, il fait des pauses de plus en plus fréquentes, et de moins en moins cachées, et nous découvrons qu'il enchaîne clope sur clope, avec une forte odeur de joint, quand il ne mâche pas des poudres et substances bizarres qu'il tire d'un sachet. Nous nous racontons de plus en plus d'histoires à son sujet : nous emmène-t-il dans des endroits choisis parce que ses copains peuvent le ravitailler en produits illicites ? Son air renfrogné est-il le signe d'un manque lorsque nous refusons de nous arrêter où il le souhaiterait ? Est-ce la substance qu'il ingurgite qui fait qu'il paraît subitement boosté malgré ses yeux rouges et creusés et qu'il nous dépasse aisément et continue sans se préoccuper de nous, avant que nous ne le retrouvions, vingt minutes plus tard, avec à nouveau un rythme ralenti ? « J'ai l'impression d'accompagner un toxico dans une cure au grand air » me souffle Lucie en plaisantant.

A un moment, Yumess nous siffle de loin pour nous faire signe d'emprunter un petit chemin alternatif à celui sur lequel nous sommes engagés. Bizarre, depuis hier nous nous orientons très bien tout seuls, et de toute façon, tous les sentiers semblent se rejoindre à un moment ou à un autre pour mener à la

seule destination que représente le village suivant. Mais nous comprenons vite que ce passage détourné a simplement pour but de nous faire passer par une ferme misérable pour une énième pause thé dont nous n'avons pas besoin. L'endroit est des plus isolés, et précaire comme nous en avons rarement vus. Un toit faisant office d'étable sous lequel bourdonnent des centaines de mouches, deux chiens crasseux qui passent leur temps à se gratter et que nous préférons tenir à l'écart, une pièce unique en bois où se mélangent les odeurs animales, la vieille poussière et le feu de bois. A l'intérieur, deux tas de couvertures posés sur une fourrure de yack matérialisant les lieux de couchage des occupants des lieux, des marmites noircies et déglinguées qui semblent avoir dégringolé jusqu'en bas de la montagne une demi-douzaine de fois, des vieux sacs, des vieux vêtements, des vieilles lanternes et... un smartphone tout neuf. Au centre de la pièce, un petit feu de bois brûle dans un trou de terre aménagé dans le plancher, tandis que sur les murs et au plafond pendent des outils tordus et rouillés et des formes jaunâtres et rectangulaires de 20cm sur 4 qu'on nous présente comme du fromage local. Le thé est infect, mais je me dis qu'on ne peut pas partir sans goûter l'un des seuls morceaux de fromage de notre voyage. Le fermier saisit alors l'une des barres et frappe dessus à plusieurs reprises avec sa machette pour nous en couper trois petits carrés. Lucie décline prudemment.



J'aurais dû moi-aussi... Heureusement qu'on m'a dit que c'était du fromage, et que j'en ai déduit que ça devait être comestible. Mes dents sont moins efficaces que la machette et après quinze minutes avec le morceau incassable dans la bouche, j'ai simplement plein de particules blanches et au léger goût de fumée et de cire qui viennent me gratouiller la gorge. Un peu comme un amas de croûte de Leerdammer (juste la pellicule de cire au-dessus, vous voyez ?) qui se déliterait avec la salive... Finalement, j'abandonne et recrache le fruit du labeur du fermier local. Désolé, je vais plutôt prendre un petit biscuit industriel tiré du sac pour passer le goût...



Phalut, le sommet où nous allons ce soir, est le dernier lieu du Bengale avant le Népal à l'Ouest et le Sikkim au Nord, et à ce titre, il est aussi isolé qu'on s'y attend. Nous ne croisons plus de village de toute la journée, à peine une ou deux fermes isolées comme celle où nous avons pris le thé, et le midi, c'est dans un lieu minuscule, qui ose malgré tout porter le nom de « guesthouse » que nous nous arrêtons déjeuner d'un sachet de nouilles instantanées cuites en soupe. Quatre tous petits bâtiments circulaires de 5m de diamètre sont construits proches les uns des autres. Le premier est la cuisine, le second est garni d'une table à la forme bizarre et de bancs contre les murs. Le troisième comporte une chambre minuscule – à qui le lieu doit son statut – et un tas de couverture au sol où dort l'homme qui vit seul ici. Le quatrième abrite les toilettes, particulièrement grandes comparativement au reste. Nous sommes effarés de l'isolement de cet homme. Encore, les fermiers précédents vivaient-ils à deux, et avaient leur métier, devaient s'occuper des yacks, préparer leur fameux fromage – même s'ils auraient mieux fait de s'abstenir – tirer le lait et tanner la peau pour faire des couvertures. Autant lui, seul ici... a-t-il vraiment des voyageurs qui viennent à tour de rôle profiter de son unique chambre ou se contente-t-il de préparer des sachets de soupe à ceux qui sont bien contents de trouver un abri pour une pause d'une demi-heure ?

Lorsque nous atteignons Phalut, les dimensions sont différentes. Il n'y a, ici aussi, qu'une seule habitation, mais il s'agit cette fois d'une immense bâtisse abritant une demi-douzaine de dortoirs de six à huit lits. Nous avons du mal à savoir qui est client et qui gère la maison mais une quinzaine de personnes sont présentes avec nous le soir, pelotonnées sous les épaisses couvertures des chambres, occupées à cuisiner, prenant leur courage à deux





mains pour se laver au seau dans l'air glacial, ou, comme nous, installées au coin du feu pour trouver un peu de chaleur. Arrivés tôt dans l'après-midi, nous y lisons tranquillement un livre sur notre téléphone en... lecture commune. A défaut d'avoir deux appareils, nous avons trouvé un roman qui nous convient à tous deux et le lisons conjointement. Expérience amusante...

Le gérant a accepté de nous chauffer un peu d'eau, mais la toilette reste malgré tout succincte, avec quelques petits coups de gants

qu'on ne laisse pas s'éterniser... On se lavera en retrouvant l'air plus clément des basses altitudes. Le repas est, lui, plus conséquent et plutôt bon, et le matin à nouveau dans les nuages. Est-il vraiment nécessaire de se lever aussi tôt ?

Finies les plaines d'altitudes et la vue (théoriquement) dégagée sur les sommets environnants ou lointain, aujourd'hui nous dévalons plus de 1500m sans une montée et redescendons à travers les forêts. Résineux, feuillus, bambous s'enchaînent en des environnements à nouveau variés et nous progressons vite en une marche agréable, même si une chanson dont je n'arrive pas à me débarrasser me hante l'esprit et m'empêche de laisser vagabonder mes pensées. Le village vers lequel nous allons est accessible aux jeeps – au prix de chaos interminables – par le bas de la vallée et aucune jonction n'a donc été jugée nécessaire avec le sommet. Nous avançons donc aujourd'hui uniquement sur des petits sentiers plus étroits et



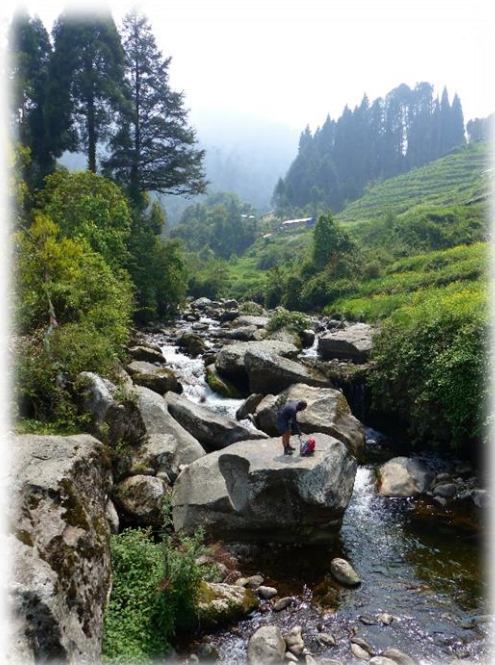
sauvages et scrutons les bois au moindre bruit ou mouvement. Ben oui, on nous a dit qu'il y avait des ours et des léopards par ici. Une forme sombre, massive et poilue à notre droite !... ah non, juste un gros yack qui s'est enfoncé, on ne sait comment, au milieu des bambous.

Notre guide nous rattrape en coupant par les chemins plus raides qui évitent les grands virages de la piste principale, mais nous rechignons un peu lorsqu'il insiste pour que nous les emprunions aussi. Les pentes raides rendent Lucie un peu mal à l'aise, et font mal aux orteils, et puis... nous sommes là pour nous balader, aucun besoin d'aller au plus vite ou au plus court !



Malgré tout, il est à peine midi lorsque nous rejoignons Gorkey. Niché dans une étroite vallée, nous découvrons un magnifique hameau à la trentaine de maisons éparpillées autour d'un large torrent au grondement sourd. Echelonnées sur les terrasses qui se déploient en paliers autour de la rivière, elles semblent avoir chacune leur espace, et en même temps se réunir toute en une communauté où chacun voit à tout moment la maison des autres et se sent entouré. Là, un vieux monsieur est assis sur le banc sous sa fenêtre et admire comme nous les alentours. Un peu plus haut, deux hommes charrient du foin depuis leur grange à grands coups de fourches. Un peu en contrebas, une femme est occupée à suspendre du linge. Et près de nous, un jeune chaton saute sur sa mère pour lui attraper l'oreille, à quoi elle répond par quelques





tendres coups de langue affectueux... Les maisons semblent bâties en arrondi autour du pont traversant l'onde, en un immense amphithéâtre où la vie de chacun se joue dans les gradins. Et le petit restaurant à la large terrasse où nous sommes installés se situe au fond de ce théâtre à ciel ouvert d'où, en plein soleil, nous avons tout le loisir de nous extasier devant ce petit coin idyllique.



Nous décidons de passer l'après-midi à profiter du cadre enchanteur, et partons tôt le lendemain matin pour rejoindre avant la fin de matinée le point d'arrivée de notre rando. Les derniers share-cabs partent en effet vers midi pour Darjeeling, et, par prudence, il n'est donc pas encore 6h30 lorsque nous nous mettons en route. Mais,

chacun perdu dans nos pensées, la route file vite, et à 8h du matin, nous avons parcouru plus de la moitié de notre distance de la journée. Les chemins étroits, parfois boueux, longent la montagne, tantôt dans les bois, tantôt s'ouvrant sur le versant opposé qui expose de plus en plus de maisons aux rayons du soleil que voilent déjà les premières nappes de brouillard. Mes pensées s'emmêlent avec lui en ce dernier jour de trek en tourbillons vaporeux, passant de souvenirs en futurs sans autres ordres que les connexions qui se font naturellement d'un sujet à l'autre ou les distractions extérieures qui font sauter un étage. Je relis notre voyage et y redécouvre tout cet enrichissement dans mon cheminement personnel, dans mon ouverture au monde et dans l'élargissement de mon esprit sur des alternatives à nos modes de vie occidentaux, sur une relativisation de l'importance des choses, sur la tolérance et l'adaptation aux milliers de visions, d'appréhensions du monde, d'histoires différentes. Surtout, je revois notre incroyable cheminement de couple, aidé par notre initiation à l'ennéagramme avant notre départ, et construit sur toutes les épreuves, les joies et les péripéties intenses traversées ensemble ces derniers mois.

En fouillant dans mes sentiments, j'éprouve un peu de tristesse à avoir quitté en France un quotidien, et notamment un boulot qui me passionnaient, riche de sens, d'obstacles à surmonter et de victoires partagées avec des gens pour qui j'ai beaucoup d'estime et que j'avais plaisir à côtoyer chaque jour. Un peu de tristesse... mais pas un soupçon de regret. Si, contrairement à la famille et aux amis, je sais que je ne retrouverai pas ces pages de ma vie professionnelle, l'aventure vécue ces derniers mois méritait amplement de tourner celle-ci pour en écrire de nouvelles. Et puis, je rêve déjà d'autres projets, je vois une nouvelle Ecole de Production, des nouvelles aventures à construire. Avant cela, le Liban et son multiculturalisme qui me fascine, l'espoir d'un volontariat que l'on imagine complémentaire à ce grand voyage à deux... et d'autres rêves de couple aussi. L'envie d'avoir des enfants qui se mêle, au gré de nos discussions, à la question de l'adoption et à l'interrogation un peu diffuse de la place de l'enfant dans notre mode de vie occidental. Dans notre monde où tout, et

particulièrement la fécondité, est régulé, maîtrisé, planifié, adapté au « bon moment » en prenant en compte la vie pro, la pression sociétale et les envies personnelles, j'ai l'impression que la venue au monde d'un enfant a un peu perdu de son naturel... N'est-ce pas devenu un acte un peu égoïste ou égocentrique s'il vient contenter le désir des parents, au moment où ceux-ci en ont envie ? Désir qui fait naître de la frustration, de la souffrance comme on en voit tant autour de nous lorsque nous sommes impuissants à concrétiser un projet qui possède encore sa part de mystère... Et qui, sans doute, fait naître aussi une véritable pression sur



l'enfant qui ne peut décevoir ses parents puisqu'il était tant attendu... Je repense à ces mots entendus dans un des podcasts qui relevaient qu'autrefois « on fondait une famille à laquelle venait un jour se joindre un enfant », tandis qu'aujourd'hui, « on forme un couple, et l'enfant nous fait devenir famille ». Quel changement de perspective, et quelle pression sur l'enfant ! Nous avons vu en Asie des familles où l'enfant vient naturellement se joindre au quotidien, s'intègre au rythme de vie sans en faire la révolution qu'on nous promet en France.

Pourrions-nous retrouver un peu de cette simplicité chez nous, qui doit être tellement plus épanouissante pour l'enfant comme pour la famille ?



Perdus dans ces réflexions qui m'entraînent en tous sens, je ne vois que peu passer la route. Lucie discute avec un groupe de jeunes filles qui descendent joyeusement la vallée en petites ballerines et habits blancs, et s'étonnent de nous voir sans guide : « Il s'est perdu ? »

Nous arrivons tôt au grand pont métallique enveloppé de drapeaux de prière qui marque la fin de notre marche. Un camp médical itinérant y fait escale pour la journée. Un homme, chargé de l'accueil, nous met dans la main un verre de thé en nous expliquant qu'à défaut d'hôpital à moins de 4h de route, cette association vient deux fois par an proposer des soins basiques et des examens gratuits à tous les villages éloignés de Darjeeling. Nous prenons le temps de nous imprégner de l'ambiance conviviale de cette jolie initiative, puis montons dans le taxi collectif qui vient nous chercher avec un autre groupe de randonneurs népalais déjà croisés sur les étapes précédentes. Ceux-ci montent à l'arrière du pick-up pour nous laisser les places dans la cabine, et nous sommes heureux de partager un repas avec eux dans la petite ville de Rimbick où nous changeons de transport. Nous avons dit adieu à notre guide sans beaucoup d'effusions et il nous faut encore de longues heures de trajet à se faire brinqueballer en tous sens pour rejoindre la capitale du district.



Nous passerons trois jours à Darjeeling, à nous reposer à défaut de profiter de ballades pour voir les jolis paysages perdus dans un brouillard permanent, à mettre un peu à jour nos montages vidéos et récits, et à redécouvrir les mythiques champs de thé que j'avais pris plaisir à visiter avec François il y a sept ans. Certaines choses ont un peu changé ces dernières années, et notamment les petites usines familiales de tri du thé qui se sont structurées en découvrant que les visites touristiques pouvaient constituer un complément de revenu mais y ont perdu un peu de leur authenticité, et la ville qui s'aménage avec de grandes places pavées et des secteurs piétonnés pour continuer elle-aussi de contenter les flux

touristiques qu'elle attire toujours davantage. Mais la plupart des choses sont restées dans leur jus, les ruelles sinueuses toujours emplies des mélanges d'odeurs où les fines senteurs de gastronomie se mêlent au parfum épais de l'urine et de la crasse, l'architecture hétéroclite avec les grosses bâtisses richement ornées en haut de la ville, les maisons misérables construites les unes sur les autres dans les bas quartiers, l'ambiance bruyante entre les klaxons des véhicules qui se disputent les routes trop étroites, et les vendeurs qui installent leur stands de street food pour la soirée en faisant crépiter leur marmites d'huile chaude. Nous retrouvons aussi par un hasard incroyable et avec grand plaisir l'une des randonneuses avec qui nous avons pris le repas le dernier jour. Elle nous invite chez elle et nous

gave en moins de deux heures d'un petit-déj, d'une pizza qui fait office d'en-cas, et d'un repas de nouilles en nous racontant sa vie à Goa, à l'autre bout de l'Inde et en étant, avec sa sœur, aux petits soins pour nous, refusant toute aide, proposant de faire nos lessives, etc.



Enfin, un dernier trajet toujours aussi peu agréable en voiture nous ramène dans la chaleur de Siliguri où nous prendrons demain le train pour Delhi. Même si cela signifie la fin du voyage, j'ai hâte de retrouver « ma ville » et de voir là aussi les évolutions de ces dernières années, de raconter comme un vieux nostalgique mes souvenirs d'ancien combattant à Lucie en nous promenant dans les rues que je côtoyais au quotidien...

Mais pour l'heure, il s'agit d'abord de préparer les voyages à venir en trouvant la bonne organisation des bagages tant pour le train que pour l'avion. Et au matin, ce sont notre grand vélo empaqueté, nos deux sacoches à garder à la main, et notre paquet de 23kg qui contient les deux autres et tout ce qu'on peut caser sans dépasser le poids critique, que nous tassons dans un gros rickshaw à trois roues.

Le départ est un peu chaotique. Arrivés par prudence avec trois heures d'avance à la gare, nous bataillons ferme avec le service de colis qui insinue que notre vélo ne sera sûrement pas dans le même train que nous, faute de place dans le compartiment bagages. Nous expliquons notre précédente venue lors de l'achat des billets, notre prochain avion et l'impossibilité pour nous de repartir sans le Pino, et livrons tous nos arguments dans la négociation... pour obtenir un mince engagement qui semble bien précaire... Mais c'est nous qui faisons l'erreur de nous poser tranquillement dans un café pour faire passer les deux heures qu'il nous reste autour de jeux de cartes, et ne prenons conscience qu'une heure avant le départ qu'entre le transport jusqu'à la gare, l'hôtel de la nuit et deux-trois bricoles de dernière minute, nous avons écoulé presque toutes nos roupies. Je propose donc sereinement à Lucie d'aller au distributeur à l'entrée de la gare pendant qu'elle reste avec nos sacs, mais quand je découvre celui-ci fermé, je sens la pression monter un peu. Je quitte la place en courant, me renseigne, me dirige à moitié au hasard dans les rues proches et, soulagé, en déniche un quelques minutes plus tard... pour m'apercevoir qu'il est en panne. Neuf ainsi successivement seront fermés, en panne, ou à court d'argent. Je parcours toute la ville, haletant, tandis que le stress monte peu à peu. « Allez, je me donne jusqu'à 12h30, et après, avec ou sans argent, je fais demi-tour ». Enfin, il est 12h45 quand je rejoins Lucie, assez paniquée par ma longue absence, devant la cantine du quai. Le départ est à 13h15 et nous prenons tout de même le temps de manger... avant de nous rendre compte, à 13h08, que nous ne sommes pas sur la bonne voie, et que le « Rajdhani Express » est arrivé depuis déjà dix minutes. Les bras chargés de 37kg de sacs, nous courons autant que nous le permet notre souffle, et nous engouffrons enfin dans un wagon juste avant le dernier coup de sifflet. On en est quitte pour traverser une dizaine de voitures avec tout notre barda, et surtout, nous n'avons pas pris le temps de vérifier que le vélo avait été embarqué...

L'expérience du train est fidèle à mon souvenir dans toute sa convivialité et sa vie trépidante. Les couchettes, côte à côte sur trois étages, sont complétées de deux autres perpendiculaires, le long de la paroi de l'autre côté du couloir, de sorte que, sans qu'ils ne soient fermés, les espaces se constituent en petits compartiments de huit lits organisés en carré. Et dans ces espaces, on lit, on écrit, on joue



aux cartes, on se repose, on regarde le paysage... bref, comme un train de chez nous... ou presque. Car aussi, on mange les repas, goûters, collations et autres barquettes de glace, qu'apportent gratuitement le personnel de service, et surtout... on discute avec les voisins ! Un peu au début pour faire connaissance, davantage pour commenter les repas agrémentés de plaisanteries, puis, tandis que chacun prend ses aises, que les couvertures et oreillers passent de mains en mains pour s'assurer que chacun est installé confortablement, les échanges dérivent sur la politique, les élections en cours, et s'étendent comme une trainée de poudre à tout le wagon, chacun venant apporter son avis, assaisonner de son grain de sel ou pimenter le débat, dans l'écoute et la bienveillance. Impressionnant !

A côté de nous, une femme partage deux lits pour quatre avec ses deux petites filles et son jeune fils apparemment atteint d'autisme. Tandis que ce dernier réclame une attention conséquente, les fillettes peu à peu sympathisent avec l'homme à la quarantaine de la banquette à côté. Nous sommes épatés de voir que là encore, en toute simplicité, elles viennent rapidement s'asseoir sur sa propre banquette sur laquelle il leur fait un peu de place, et répond à leurs verbiages dans un dialogue d'égal à égal. Serait-ce possible chez nous de considérer ainsi les enfants sans condescendance, et de les laisser partager un moment avec un inconnu sans présupposés ou inquiétudes sur son intégrité ? De mon côté, je suis plongé dans la lecture d'un bouquin, mais je prends plaisir à voir Lucie participer aux discussions, prendre soin du petit garçon malade avec les yeux brillants, ou se lancer dans des discussions enflammées avec les jeunes filles pour leur présenter nos familles en détail jusqu'au prénom des chats...

Une fois de plus, 22h de train sont passées bien trop vite pour avoir le temps de profiter de lire, d'écrire un peu, de regarder un petit film, de partager avec les voisins, d'écouter de la musique et de relire ces derniers mois d'aventure en profitant des mosaïques de paysages qui défilent nonchalamment derrière la fenêtre. Trop court pour goûter à la richesse de ce moment hors du temps, pour faire tout ce que l'on aurait voulu et pour se laisser emporter par le rythme du voyage. Et dire qu'on a souvent peur de s'ennuyer quand on voit les longues heures de trajet affichées sur les panneaux de la gare. Quelques heures de parenthèse offertes en cadeau...



C'est une fois à quai que le stress remonte avec la grande question qui nous taraude : va-t-on récupérer notre vélo ? La réponse est « non » lorsque je parviens au bout de la longue queue qui s'étire devant le « parcell office » tout au bout du quai le plus lointain. Il n'est pas répertorié dans les colis réceptionnés. Je fais le tour des entrepôts, retourne sur le quai où les porteurs terminent le déchargement, interroge quelques employés mais aucune trace de notre carton. De plus en plus inquiet, et un peu résigné, j'essaie de discuter avec le fonctionnaire en lui expliquant la situation : peut-il nous donner un délai, se renseigner auprès de la gare de Siliguri pour savoir dans quel train il serait embarqué, nous donner son numéro de téléphone et nous tenir au courant lorsqu'il a des nouvelles... ? A force d'insistance – ou devrais-je dire de harcèlement ? – on m'indique à contrecœur le bureau du chef où je retourne déballer mon laïus mais avant d'avoir pu obtenir une réponse, l'employé du bureau précédent revient me voir en courant : il a finalement pris sur lui d'appeler ses collègues de Siliguri et me confirme que notre vélo a été chargé dans ce train. S'ensuit une enquête sur le long quai au bout de laquelle, je finis enfin par tomber sur le précieux paquet : faute de place dans le compartiment bagage et en accord avec la promesse qu'ils nous avaient faite d'envoyer notre vélo dans le même

train que nous, les cheminots de Siliguri lui ont trouvé une petite place à l'avant du train, loin des autres colis. Ouf, au moins, il est arrivé ! Dois-je avoir honte de l'attention et de l'énergie que j'ai sollicitées, voire du traitement peut-être privilégié que nous avons reçu ?... ou est-ce le seul moyen, outre les pots de vin, de débloquer une situation bloquée dans son inertie ? Sans doute un peu des deux, si on s'en rapporte aux témoignages d'autres cyclos qui patientent généralement 2-3 jours puis finissent par donner un petit billet pour faire avancer les choses...

Les trois jours à Delhi passent comme de vieilles diapositives un peu floues dans mon esprit embrumé par la fin de l'aventure. Les images de mon précédent séjour apparaissent en filtres diaphanes devant les bâtiments, les ambiances et les quartiers de la capitale. Un « pèlerinage » dans mon « bloc » de Lajpat Nagar peine à raviver les souvenirs et mon sens de l'orientation perdu au milieu des nouvelles constructions. Mais soudain, un vendeur de légumes, une crème sucrée distribuée dans un petit édifice



de béton où on achète le lait au robinet, et un portail jaune rouillé. C'est là ! La propriétaire est intriguée par notre demande de visiter le petit appartement aujourd'hui occupé par une nouvelle famille mais nous laisse finalement entrer, plongeant ma mémoire dans la nostalgie d'un bureau poussiéreux, d'un lit peu confortable et d'une cuisine délabrée... Tout n'a pas changé ! Je ne retrouve pas le vendeur de rolls que j'aimais, mais le vendeur de jus du coin fait toujours les meilleurs milk-shakes banane du monde avec la boule de glace vanille qui vient couronner le tout, et la pharmacie où je m'étais effondré lors d'une crise de dengue s'est agrandie de nouvelles étagères de médicaments...

Les ruelles étroites et bondées de vieux Delhi, au milieu des étals bigarrés et du chaos de la circulation sont toujours animées, mais cette fois, nous passons aussi du temps entre les larges artères, les boulevards verdoyants et les grands magasins de la nouvelle ville qui donnent une vision résolument moderne et confortable à la ville. Je m'aperçois avec plaisir que le métro, neuf et bien commode il y a sept ans, est toujours aussi bien tenu, mais sature vite du shopping dans les beaux magasins, un aspect de la vie occidentale que je ne suis pas pressé de retrouver ! Loin des clichés des gens qui dorment dans leurs touk-touks, des odeurs et de la foule, vraies dans la vieille ville, Lucie est surprise du calme, du cadre verdoyant et du développement de la ville. Moi-même, je découvre la multitude d'affiches de sensibilisation à l'environnement et la volonté affirmer de s'ancrer dans une ère plus verte. En passant devant le « ministère du changement climatique », on se dit que si l'Inde part de loin, elle semble plus déterminée que la vieille Europe...

Je découvre aussi des lieux dont je n'avais pas connaissance il y a sept ans, et notamment des parcs immenses où gambadent des dizaines d'écureuils et quelques fréquents singes sous le regard vigilant des grands aigles et les cris stridents des paons sauvages perchés dans les arbres. On profite de longues discussions avec la Warmshower estonienne qui nous accueille et son mari indien, mais sommes surtout heureux de déguster le pain délicieux d'un restau musulman et les épices savoureuses d'une cantine sikh, voire même de nous tasser dans une cantine bondée, pour notre dernier repas, où l'on nous ressert à volonté d'un délicieux thali du Sud dans une ambiance des plus populaires où les gens sont prêts à se battre une heure et demie dans une queue à atmosphère suffocante pour la qualité et le rapport qualité-prix imbattable du lieu...



C'est seulement dans ces derniers moments que je prends conscience de notre départ prochain pour le Liban, mais surtout de l'énormité des huit mois que nous venons de partager avec Lucie. Lorsqu'on les vit au quotidien, tout cela apparaît bien naturel mais à cet instant où ils sont sur le point de s'achever, je découvre la vision que vous pouvez en avoir de France, la dimension extra-ordinaire du voyage, et le fait que nous ne vivrons sûrement cette expérience qu'une fois dans notre vie... Il est bon sans doute d'avoir des périodes de transition et de changer de quotidien pour s'apercevoir de la richesse de celui que nous vivions. Quant au voyage, oui, à chaque lieu, à chaque rencontre, je me suis dit qu'il s'agissait d'un adieu et que nous ne repasserions sûrement jamais par là, mais... on ne sait ce que l'avenir nous réserve, et... c'est sans tristesse, il y a encore des milliers de lieux et de peuples à découvrir à travers le monde. Tandis que nous prenons la route de l'aéroport en profitant de la circulation encore endormie sous le clair de lune, je rêve déjà des prochains périples et des aventures à venir dans quelques semaines, mois ou années... Mais dans l'immédiat, si notre Pino va prendre quelques jours de repos supplémentaires, bien niché dans son carton, nous nous tournons de notre côté vers la mystérieuse culture pluriconfessionnelle du Liban où nous partons découvrir une association susceptible de nous accueillir en volontariat l'année prochaine...

